

4A - Les familles Létandart, Elichabe et Bisson pendant la Seconde guerre mondiale 1939-1945



Pierre ELICHABE à Menditte

L'année 1939

Février 1939

Le 10 février 1939, Gustave LETANDART est décédé d'une congestion cérébrale.

La famille Elichabe monte à Châlons et Aigny pour l'enterrement.

Gustave Létandart a des funérailles "dignes de celles d'un Président de la République", d'après sa petite fille Marguerite. Il était très connu et apprécié dans la région, et il y a énormément de monde à la cérémonie.

Julia reste seule dans sa maison de Châlons, mais avec la présence proche de sa fille Madeleine, et les visites de la famille de son autre fille Marie-Thérèse qui vit à Aigny.

Mai 1939

André ELICHABE qui a 20 ans part à l'armée.

Témoignage de sa soeur Fernande :

"Notre grand frère aîné André, qui vient d'avoir 20 ans, doit faire son régiment. Comme Châlons-sur-Marne est une ville de garnison et que nous y avons de la famille (en particulier notre grand-mère qui vient de perdre son mari), André décide d'y faire son régiment dans l'Artillerie. Ainsi il ira souvent rendre visite à Mémère pour la distraire."



La famille réunie à Aigny autour de Julia Libéra Létandart en deuil
(à droite, le cousin Henri Bégnatborde).

Juillet 1939

Fernande : *"Comme chaque année, nous allons tout le mois de juillet en vacances à Aigny dans la maison de vacances des grands-parents de Châlons."*

Dès qu'André a du temps libre et qu'il peut sortir de la caserne, Papa (Fabien Elichabe) va le chercher pour qu'on se retrouve tous en famille à Aigny. Il y a aussi

Gérard et Monique Legeay de Pau qui sont en vacances dans la famille de leur mère, juste à côté, deux maisons plus loin. Les grands (André, Marguerite, Henri, Gérard, Monique et Maïté) passent des disques sur le phonographe du salon, surtout des airs de Maurice Chevalier, ils montent sur la table avec le canotier de Pépère.

Tout le monde chante et nous, les plus jeunes, nous sommes en admiration devant nos aînés « en folie ». C'est vraiment la joie !

Nous ne nous doutons pas que vite après notre retour au Pays Basque, le 3 septembre 39, la guerre va éclater...

Septembre 1939

Témoignage de sa soeur Anne-Marie Elichabe : *“Le jour de la déclaration de guerre en 39, Papa et Maman étaient à Bayonne chez Tante Marie (soeur de Papa) pour la journée et je me souviens que j'étais seule dans la salle à manger à Menditte avec Aïtagi (mon grand-père).*

Les cloches de tous les villages se sont mises à sonner, sonner... et je vois encore Aïtagi (se rappelant sans doute la guerre de 14) affalé sur la table, la tête entre les mains, il devait pleurer. Il avait 86 ans.

C'était triste, on se demandait ce qui allait se passer. J'allais avoir 13 ans.

Ensuite, la guerre a commencé – la « drôle de guerre » - car il ne se passait pas grand-chose au début.”

Octobre 1939

Fernande : *“En octobre, André est envoyé près du Mans pour finir ses classes avant de partir au front. Puis il part devant la ligne Maginot (que nous avons visitée avec nos parents, mais c'était en temps de paix quelque temps avant !...). André loge dans des casemates tout l'hiver et cette année-là le froid est intense...”*



Visite de la famille Elichabe à Verdun, devant le monument dédié à André Maginot (soldat de la guerre de 1914-1918 puis ministre de la guerre).

Le monument, inauguré en 1935, est le symbole de la ligne fortifiée le long des frontières de l'est, nommée “Ligne Maginot”.

Novembre-décembre 1939

Anne-Marie : *“Nos soldats étaient au front : notre frère André Elichabe, et Robert Bauduin (un ami de collège d’André devenu notre presque frère). Il faisait très froid. A la maison, nous tricotons toute la journée : passe-montagne, tricot... Nous leur envoyions des colis, nous en envoyions même pour d’autres soldats.*

Je me souviens d’une permission qu’ils avaient eue. Ils étaient très jeunes et voulaient quand même s’amuser, et un jour ils ont été à la chasse à Menditte et tout ce qu’ils ont pu ramener, c’était un corbeau immangeable, dur comme un bout de bois.

Voilà, la guerre a continué. Robert faisait partie des « corps francs », c’est-à-dire qu’il était chargé surtout la nuit d’aller près des lignes ennemies pour renseigner les Français sur leurs armes, leurs installations, etc... Il a d’ailleurs une médaille, il était très courageux et avait 21 ans et comme il disait « sans charge de famille » car il n’avait pas de famille proche. Et dans ces cas-là, on est très patriote. La patrie avant tout.”

André ELICHABE



Robert BAUDUIN (au milieu)



L'année 1940

Fernande : *“En 1940, cela s’est corsé. Les Allemands ont envahi la Belgique. Rien n’arrêtait Hitler et la ligne Maginot n’était plus infranchissable, car Hitler ne respectait rien et envahissait au fur et à mesure les pays.*

Dès que les Allemands sont entrés en Belgique, André est monté là-bas avec son régiment jusqu’au 9 mai 1940, date de l’offensive : bataille avec les canons anti-chars jusqu’au 15 mai. Les ponts avaient sauté, ils traversaient les rivières à pied, puis il y a eu le recul et ils étaient mitraillés, se sont dispersés dans les bois. Les Allemands ont fouillé et ils les ont faits prisonniers à Nismes. Ils ont marché à pied jusqu’en Hollande, encadrés par les officiers allemands.

Anne-Marie :

“A Menditte les nouvelles ne parvenaient plus et de temps en temps la mairie était avertie de ceux qui avaient été pris par les « Boches ». Nous sommes restés très longtemps sans nouvelles et le bruit courait qu’André était mort.

Enfin, nous avons su que nos soldats étaient en Allemagne. André, simple soldat était dans un « stalag » (baraquement pour les simples soldats) et nous lui envoyions des cartes spéciales, mais on n’avait pas droit d’écrire beaucoup. Robert, militaire de carrière, sous-officier, était je crois dans un « oflag » (baraquement pour les officiers et sous-officiers) et les sous-officiers n’étaient pas contraints de travailler, on n’avait pas le droit de les forcer s’ils refusaient. Robert a toujours refusé, sauf à la fin, en 42, où ils ont été obligés aussi de travailler.

En 1940, les Allemands ont également envahi la France. Il y avait la zone occupée (la moitié nord du pays et les bords de mer étaient occupés) et la zone libre (la moitié de la France du sud était en zone libre). Les gens fuyaient sur les routes en essayant de sauver quelques affaires. Ils étaient mitraillés et il y a eu beaucoup de morts parmi les civils aussi. Il y avait tellement de contrôles que passer en zone libre était un véritable exploit. Beaucoup de Français le faisaient en cachette, mais la réussite n’était pas assurée. Et beaucoup se sont fait prendre ou sont morts.

Pendant cet exode, « Mémère » (Julia Létandart), notre grand-mère maternelle, qui venait de Châlons-sur-Marne avec notre tante Madeleine pour se réfugier en zone libre chez nous à Menditte, est morte en route à Nevers le 6 juin 1940, d’un caillot de sang au coeur”.

Après l’enterrement de Julia, sa fille Madeleine Létandart redescend seule au Pays Basque, où elle passe quelques années chez sa soeur Andrée ELICHABE

La famille BISSON à Aigny (Marne) pendant la période de guerre

En 1940, la famille Bisson part en exode. Les deux fils André et Yves Bisson, partis de leur côté à bicyclette, perdent le reste de la famille pendant un moment.

Un avion allemand mitraille les réfugiés. Henri Bisson et sa fille Michèle tournent autour d’un arbre pour éviter les balles, et pour finir ils s’allongent à terre.

Très effrayée, Michèle Bisson se glisse sous son père.

Au retour d'exode, la famille Bisson pensait retrouver sa maison pillée. Mais tout est en place, seuls les sols sont jonchés d'excréments et de papier journal. Un des miroirs de la grande armoire de la chambre à coucher des parents Marie-Thérèse Létandart et Henri Bisson a été fendu, sans doute par un coup de crosse.

En souvenir ce meuble sera conservé en l'état.

Un peu plus tard, la maison d'Aigny est réquisitionnée par les Allemands pour y installer leur commandement, et la famille se trouve reléguée au premier étage.

Les deux fils André et Yves Bisson, nés en 1922 et 1923, s'engagent dans le Génie ; André comme sapeur ; Yves travaille dans un bureau.

Lorsqu'il est à Aigny chez ses parents, Yves Bisson, très téméraire, se dispute fréquemment avec le Commandant Allemand. Tous deux tournent autour de la grande table du salon en s'invectivant.

Henri Bisson accueille Jean Moulin venu voir les résistants de la Marne. Henri et ses deux fils font partie des FFI , de même que deux voisins, Poincenet et Rafflin.

Un jour, ou plutôt une nuit, un avion anglais s'écrase près d'Aigny ; André et Yves Bisson se précipitent vers le lieu du crash. Il fait nuit et afin d'y voir plus clair, ils allument leurs briquets alors que le carburant s'est répandu partout sur le sol. Heureusement pour eux, leur père arrive à temps en leur criant de tout éteindre.

Le lien suivant donne des explications sur l'avion anglais qui s'est écrasé la nuit du 16 au 17 avril 1943 à Aigny :

<http://amrvraux.com/crash-du-bombardier-lavro-lancaster-w-4930/>



1940-1942 à Menditte

Madeleine Létandart, venue en 1940 en exode à Menditte, passe ces quelques années dans la famille de sa soeur Andrée.

De caractère agréable et plutôt de nature enjouée malgré ses malheurs (ses divorces et la perte de ses enfants en bas-âge), elle s'entend bien avec la famille Elichabe.

Menditte étant en zone libre au début, la vie n'y est pas trop dure, excepté par les restrictions. Mais Fabien Elichabe se débrouille pour nourrir sa famille.

Témoignage d'Anne-Marie Elichabe, fille de Fabien et Andrée :

“Nous avons commencé à avoir énormément de restrictions. Les Boches prenaient tout pour eux, pour leurs soldats, leurs armées et leurs usines de munitions, etc...

On ne trouvait pas grand-chose, ni pour l'habillement ni pour la nourriture et il fallait se débrouiller avec les tickets de rationnement. Mais les Français sont pleins d'idées. Nous avons des bouchers clandestins qui tuaient des bêtes en douce pour nourrir les gens. Papa (Fabien Elichabe) faisait beaucoup de jardin. Il avait deux chèvres pour le lait, des lapins, poules, cochons. Il avait même bêché une grande partie de la prairie pour planter des topinambours. Les pommes de terre manquaient, on ne trouvait pas beaucoup de semences.”



A Menditte pendant la guerre,
Fabien élève des chèvres pour que
ses jeunes enfants aient du lait.

A droite, des cochons dans la prairie.



Mais fin 1942, quand la flotte française se saborde à Toulon, toute la France finit par être occupée. Les Allemands viennent donc occuper Mauléon, Tardets, etc...

Comme Menditte est zone limite entre la zone occupée et la zone interdite, car trop près de l'Espagne, il faut un laissez-passer pour aller dans les villages voisins.

André Elichabe prisonnier. Son retour à Menditte en 1942

Fernande : “André avait d’abord été fait prisonnier de guerre à Zigenheim près de Kassel : il travaillait dans une poudrière à faire du terrassement pendant un an. Puis il a été envoyé dans une ferme 4 ou 5 mois car à l’usine de la poudrière, ils ont été remplacés par des Russes. Ensuite il a travaillé au magasin d’une usine « Rocheling » à Vesland. Enfin il est retourné dans une deuxième ferme à Lutsiling qui faisait office de poste du village. La jeune fermière était méchante mais sa mère soutenait André et disait « Très bien ! » quand André, pour se défendre, lançait des seaux d’eau dans les jambes de la fille.

Conseillé par le maire Théodore de Menditte, Papa (Fabien Elichabe) a fait une demande pour le retour d’André comme soutien de famille « aîné de 8 enfants, père malade ».

Et en novembre 1942, après bien des démarches faites par la mairie de Menditte, André est enfin libéré en tant que soutien de famille nombreuse. Grande fête à la maison pour le recevoir, Papa avait les larmes aux yeux.”

1943 - Robert Bauduin prisonnier. Son évvasion

Anne-Marie : “De son côté, Robert Bauduin, l’ami de la famille (et “notre presque frère”), prisonnier comme André, déchargeait des wagons de fruits et légumes.

Dès qu’il a appris le retour d’André, il a commencé à songer sérieusement à s’évader. Il travaillait à la gare de Munich et il y avait deux périodes dans l’année où les wagons frigorifiques ne transportaient pas de glace (mars et automne) donc c’était à ces dates-là que les prisonniers en profitaient pour s’évader – dans la glacière – pas plus de deux à la fois, ne pouvant se tenir ni debout ni assis. Donc, il avait décidé de profiter du mois de mars 1943 pour s’évader avec un autre prisonnier, mais il fallait préparer son coup, pour la nourriture, la boisson, etc... Ils avaient prévu sous leurs vêtements de prisonniers, des vêtements civils pour l’arrivée en France. Mais ils n’étaient pas sûrs de la destination des wagons et c’était risqué. Ils en avaient vu d’autres, car les prisonniers entre eux se racontaient des évasions spectaculaires. Entre autres, un prisonnier français parlant très bien l’allemand s’était procuré des habits d’officier allemand et s’était sauvé jusqu’au sud de la France, en se faisant saluer par les Allemands.

Donc Robert voulait nous prévenir à Menditte de son évvasion prochaine. Il nous écrit une carte disant : « J’aimerais que vous m’envoyiez un béret que vous achèterez chez Monsieur Escaparseko. Nous avons compris qu’il allait s’évader (car, en basque, “Escaparseko” veut dire : « pour m’échapper »). Aussitôt, Maman (Andrée Elichabe) envoie Marguerite (notre sœur aînée) acheter un béret à Mauléon et lui envoie un colis qu’il a eu le temps de recevoir juste avant son évvasion. En même temps Maman lui adresse un courrier lui disant : « Tu sais, Robert, ici il y a beaucoup de soleil et il y a des « beaux chapeaux » voulant lui faire comprendre qu’il y avait “des Boches à Pau”. Car nous ne savions pas s’ils étaient au courant que toute la France était occupée.”

Après beaucoup de difficultés et de péripéties, Robert a heureusement réussi son évasion. La mairie de Menditte lui procure de faux papiers.

Quelques jours après son arrivée à Menditte, au printemps 1943, les Allemands (qui sont basés à Tardets et Mauléon) sonnent à la porte de la maison Elichabe. Ce sont trois Allemands, qui viennent demander à tous les hommes de Menditte de se réunir sur la place du village. Fabien Elichabe dit tout d'abord à Robert de venir avec lui et ils partent ensemble, ne pensant pas que la nouvelle de l'évasion soit parvenue à Menditte.

Mais Jean Héguy, adjoint au maire, l'avertit que les Allemands recherchent un prisonnier évadé. Alors Robert, aussitôt, va se cacher dans la grange de voisins, les Lucuix : il se faufile dans une soupente car il y a peu de foin au sol. Les maisons sont par la suite fouillées, le foin piqué avec des fourches, mais heureusement les Allemands ne pensent pas à regarder au niveau de la soupente !

Quelques instants après la demande des Allemands de se réunir sur la place, Anne-Marie et sa mère voient, depuis la fenêtre de la cuisine, de nombreux Allemands qui descendent la colline vers le jardin avec des mitraillettes. Anne-Marie se jette à genoux pour prier avec sa mère.

Les Allemands encerclent le village et annoncent qu'ils vont mettre Menditte "à feu et à sang"... Tout le monde a très peur, car il y a eu de précédents épisodes sanglants dans le Vercors et autres endroits, même si l'épisode d'Oradour-sur-Glane n'aura lieu que plus tard le 10 juin 1944.

Heureusement les Allemands de Tardets, moins violents, n'ont pas mis leur menace à exécution...

En fait, les Allemands venaient rechercher les maquisards qui avaient exécuté un jeune homme de 17 ans.

Ce jeune homme, originaire de Libarrenx, travaillait comme domestique près du château de Menditte. Il fréquentait les Allemands et dénonçait les résistants à la kommandantur de Tardets.

Les maquisards étaient descendus un soir de Galharague, avaient fait descendre le jeune homme dans la cour et l'avaient tué près du château de Menditte...

Pendant que les Allemands cernent le village avec leurs armes et réunissent les hommes sur la place (et que Robert est allé se cacher dans la grange des Lucuix), d'autres Allemands entrent dans toutes les maisons pour rechercher les responsables du meurtre.

Andrée Elichabe a donc été obligée de leur faire visiter toutes les pièces de la maison... sans succès pour les Allemands. Chez les Lucuix, les Allemands fouillent le foin sans trouver Robert dans sa soupente... heureusement pour lui !

Lorsque les Allemands quittent le village (bredouilles), Anne-Marie va trouver Robert chez Lucuix et lui dit : "Robert, je sais que tu es là, je vois ta main !"... mais Robert

ne bouge pas, de crainte que des Allemands se trouvent encore là avec Anne-Marie. Enfin, au bout d'un moment, voyant que tout est calme et qu'Anne-Marie insiste, il finit par sortir de sa cachette.

Les aventures de Robert et Marguerite à Menditte

Quelques mois plus tard, Robert et Marguerite réussissent à se marier à Menditte en novembre 1943 avec l'aide du maire Théodore de Menditte, le fils du châtelain (et père des neuf enfants amis des enfants Elichabe, qui réside à Tardets).

Mais suite à une nouvelle dénonciation, les Allemands apprennent le mariage de Robert et le recherchent. Ils viennent frapper à la porte de la maison Uhaltia, demandent à Andrée Elichabe où sont Robert et Marguerite ; elle leur répond qu'ils sont à Mauléon mais ne sait pas à quelle adresse.

Les Allemands partent à leur recherche, ralentis par les employés de la mairie de Mauléon qui leur font faire des détours, tandis qu'Andrée envoie son fils André prévenir Robert. Celui-ci a tout juste le temps de s'échapper en sautant dans un ruisseau...

Robert se cache ensuite sur les hauteurs de Mauléon, puis dans les collines. Marguerite va se cacher de son côté pour ne pas être prise en otage ; elle se réfugie chez les de Menditte à Tardets, puis elle et Robert se retrouvent, et début janvier 1944, tous les deux partent de bon matin, à vélo, avec une petite valise, pour Pau où les Legeay (amis de longue date de Châlons) les hébergent. Puis ils prennent le train pour Lyon où le cousin de Fabien Elichabe, Henri Bégnatborde, les accueille à son tour. A Lyon ce n'est pas facile non plus pour eux, ils sont toujours recherchés... Ils s'en sortent grâce à beaucoup de vigilance et d'habileté.

Par la suite, ils vont rester dans la région lyonnaise, où ils passeront toute leur vie.

Le propre témoignage de Robert sur son évasion d'Allemagne en wagon frigorifique, et celui de Marguerite sur cette période mouvementée feront l'objet d'un autre chapitre.

Marguerite Elichabe
et Robert Bauduin
à Menditte
au bord du Gave.



Les maquisards et les passeurs - 1943-1944

Lors du séjour de Robert au Pays Basque du printemps 1943 à début janvier 1944, on voit régulièrement des passeurs et des maquisards qui se cachent, parfois poursuivis par des Allemands avec des chiens. Robert Bauduin lui-même se cache à plusieurs reprises dans diverses maisons et granges des environs.

Dans la maison Uhaltia à Menditte, il se cache parfois dans les chambres du haut ou dans le grenier.

Dans ce grenier, il y a une cachette en hauteur.

Et le mur qui sépare le grenier du reste de la maison est double, avec un vide entre les deux parois.

Lorsque les Allemands ont réquisitionné toutes les armes du village, Fabien Elichabe a jeté son fusil de la guerre de 1914-1918 entre les deux murs, ainsi que le pistolet de son grand-oncle Pierre Bégnatborde, datant de la guerre de 1870 (son grand-oncle, militaire de carrière, avait reçu la Légion d'honneur après avoir ramené l'ordre pendant la débâcle en jouant du tambour. Il avait été décoré sur le champ de bataille.)

La cachette en haut du grenier,
et le mur double entre le grenier et le reste de la maison.



Dans les années 2020, la maison Uhaltia abrite encore, entre les deux parois du mur, le fusil de 1914 et le pistolet de 1870 !

Pour revenir à 1943-1944, beaucoup de résistants arrivent en train à Mauléon (qui est le terminus de la ligne de Bayonne). Il y a aussi à Menditte des passeurs qui amènent des gens en Espagne. Menditte, très proche de l'Espagne, est en limite de la zone interdite, et il faut des laisser-passer pour aller aux villages voisins.

Marguerite Elichabe, qui est secrétaire de mairie, fournit des laissez-passer à ceux qui en ont besoin et aide de son mieux les villageois. Par ses contacts à la mairie, elle est bien au courant des événements.

De nombreux maquisards se cachent dans les collines environnantes, et le soir André et d'autres jeunes de Menditte se réunissent avec eux à Galharague (hameau de Menditte en direction de Sainte-Barbe). Quand André rentre à la maison la nuit, il se cache dans une prairie à l'entrée du village, car il y a souvent deux soldats allemands qui surveillent l'accès sur le pont de Menditte.

Les enfants Elichabe pendant la période de guerre

- André a donc pu rentrer à Menditte en 1942. Robert l'a suivi en 1943 en s'évadant.
- Marguerite arrête ses études après la terminale à la pension de Tartas. Elle occupe le poste de secrétaire de mairie à Menditte pendant la période de guerre. Elle épouse Robert Bauduin fin 1943 ; celui-ci étant poursuivi par les Allemands après son évasion, tous les deux finissent par se réfugier à Lyon.
- Henri, un peu plus jeune qu'André (né en 1922), a été lui aussi obligé de partir, un peu plus tard, pour le service du travail obligatoire, en Allemagne puis en Russie.
- Marie-Thérèse ("Maïtée"), après y avoir fait ses études, est enseignante à la pension des Ursulines à Tartas, dans les Landes.
- Anne-Marie étudie par correspondance à la maison à Menditte.
- Fernande rejoint Marie-Thérèse à la pension de Tartas. Elle rentre à Menditte pendant les vacances.



Ci-dessus Fernande (en 2e position assise à gauche) à la pension de Tartas.
Ci-contre : Françoise et Fernande en vacances.



- Pierre est en pension à l'école Aguerria à Mauléon (chez les Frères des écoles chrétiennes). Il rentre lui aussi à la maison pendant les vacances. Plus jeune de douze ans que son frère André, trop jeune pour participer à la guerre, il se déguise en soldat ou en maquisard avec sa soeur Fernande et il rêve de libérer la France.



Sur le photo : Pierre ("Ayot") Elichabe à 13 ans, chez lui dans la prairie et à l'entrée de la maison, déguisé en soldat, et avec sa soeur Fernande à droite.

- Quant à Françoise, la petite dernière née en 1935, elle reste à la maison à Menditte avec ses parents.

A la fin de la guerre

Un jour, Anne-Marie et Fernande se promènent vers le ruisseau puis montent sur le chemin à droite de la "colline aux oiseaux", lorsqu'elles voient un parachute chargé de matériel descendre dans le village. Elles redescendent tout de suite à la maison et vont voir de quoi il s'agit : c'est du ravitaillement destiné aux Allemands.

Mais ils ont confondu le pont d'Allos (un pont à trois arches d'un village voisin) avec celui de Menditte (qui a également trois arches). Les provisions tombent devant le château de Menditte, habité à l'époque par Néma (Joséphine), la fille du châtelain Charles de Menditte qui en a fait son héritière, tandis que son fils Théodore et ses enfants vivent à Tardets.

Les maquisards viennent immédiatement s'emparer du ravitaillement... et les Allemands n'ont pas demandé leur reste, ils avaient peur de ce qui se passait en cette fin de guerre...

Deux cousins de la famille Létandart morts lors de cette Seconde guerre mondiale ou des suites de la guerre

Albert Walmé

Neveu d'Andrée Létandart et de Fabien Elichabe
(fils de Marie, la soeur de Fabien)

Albert Walmé, le cousin musicien des enfants Elichabe, partageait souvent leurs jeux à Menditte dans son enfance. Ils s'entendaient bien et passaient de bons moments ensemble.

Né en 1918, Albert a dû lui aussi partir à la guerre.

Nous ne connaissons pas exactement son parcours, mais toujours est-il que comme son père après la guerre de 1914-1918, il mourra (de tuberculose) peu de temps après la guerre de 1939-1945. Sa mère Marie se retrouvera seule, sans mari et sans enfant.

Mais Albert a eu le temps de se marier juste après la guerre et d'avoir une fille, Thérèse, qu'il aura très peu connue.

"Tante Marie", la mère d'Albert et soeur de Fabien Elichabe, finit sa vie seule à Bayonne. Elle garde heureusement le contact avec sa petite-fille, et avec les enfants et petits-enfants Elichabe qui viennent la voir chaque été.



Photos ci-dessus, de gauche à droite :

- Albert Walmé soldat dans les années 1940
- Albert Walmé et son épouse Yvonne à la fin de la guerre
- Repas à Menditte dans les années 1960 avec (de gauche à droite) Thérèse la fille d'Albert, son époux (elle venait de se marier), Tante Marie (Elichabe veuve Walmé) et son frère Fabien Elichabe.

Jean Albouy

Neveu de Marie-Thérèse Létandart et d'Henri Bisson, fils d'Yvonne Bisson (soeur d'Henri Bisson) et de Raymond Albouy (officier des affaires indigènes et chevalier de la Légion d'honneur).

Cousin germain d'André, Yves et Michèle Bisson, avec qui il passe de bons moments à Aigny dans son enfance. Il suit ses parents en Algérie puis au Maroc, son père étant militaire.



Né à Versailles le 24 juillet 1919, Jean ALBOUY est mort en héros dans les Vosges le 6 novembre 1944.

Il prépare Saint-Cyr au lycée Janson de Sailly quand survient la guerre.

Mobilisé en 1940 au Maroc, désireux de se battre, il demande en 1942 à être affecté dans les goums (unités d'infanterie légères de l'armée d'Afrique composées de troupes autochtones marocaines sous encadrement essentiellement français).

Et il rejoint le 2e groupe de tabors marocains à Ajaccio le 14 août.

Deux jours après, c'est le grand débarquement en Provence. Jean Albouy participe activement aux rudes combats pour la prise d'Aubagne et de Marseille.

C'est là qu'il gagne sa première citation à l'ordre du corps d'armée :

« Albouy Jean, sous-lieutenant G.C.E. du 1er Tabor, jeune officier intelligent et énergique qui s'est dépensé sans compter au cours des combats en terre française du 21 au 27 août 1944 dans la région de Marseille. A en particulier, dirigé personnellement au cours des combats d'Aubagne le 21 août 1944, une patrouille de pointe, capturant des prisonniers allemands, et permettant la conquête des derniers objectifs, malgré un sévère barrage d'armes automatiques adverses ».

Il prend part ensuite aux opérations dans les Alpes puis dans les Vosges comme chef de section du 58e Goum marocain. Là encore il se distingue bien vite et obtient sa deuxième citation à l'ordre du corps d'armée :

« Albouy Jean, sous-lieutenant du 58e Goum, excellent chef de section et remarquable entraîneur d'hommes. Du 11 au 15 octobre 1944, a constamment opéré à l'avant-garde du Goum, en s'infiltrant avec un rare sens de la manœuvre parmi les résistances allemandes et facilitant la capture de plusieurs prisonniers. A joué ainsi un rôle essentiel dans le succès du 58e Goum devant Cornimont ».

Mais Jean Albouy s'expose sans cesse à l'avant de ses troupes au plus fort du danger. Le 6 novembre 1944 dans les Vosges, à la ferme du Xatis près de Gérardmer il livre à la tombée de la nuit un combat acharné dans une forêt de sapins où il s'accroche avec

quelques goudiers. Se sachant visé depuis un moment par un tireur d'élite embusqué dans un arbre, Jean Albouy continue de combattre et il tombe frappé d'une balle en plein front, mort digne du beau soldat qu'il est après une magnifique carrière de trois mois de combats. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur avec citation posthume :

« Albouy Jean, sous-lieutenant du 2e groupe de Tabors, officier d'un courage et d'un allant extraordinaires, digne des plus belles traditions de l'armée. A toujours fait preuve de magnifiques qualités militaires. Le 6 novembre 1944, lors de l'attaque du Xatis, s'est toujours trouvé personnellement à l'extrême pointe du goum. A trouvé une mort glorieuse en pleine section, alors que l'arme à la main il protégeait le repli de son unité. Cette nomination comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme ».

(Ces renseignements sur Jean ALBOUY sont extraits du site Généanet, relatés par Gauthier LANGLOIS, auteur d'un livre "Jean VAUGIEN-Jean ALBOUY, carnets et lettres de guerre", campagne d'Italie, de Provence et des Vosges).



Ci-dessus, Jean Albouy enfant (au milieu) avec sa soeur Marguerite Albouy (à gauche) et leurs trois cousins Yves, André et Michèle Bisson (de gauche à droite) à Aigny vers 1932.

Ci-contre, Jean Albouy à Agadir en 1938.

